

On écrit sur les murs le nom de ceux qu'on aime
Des messages pour les jours à venir
On écrit sur les murs à l'encre de nos veines
On dessine tout ce que l'on voudrait dire
On écrit sur les murs la force de nos rêves
Nos espoirs en forme de graffiti
On écrit sur les murs pour que l'amour se lève
Un beau jour sur le monde endormi...

Et vous avez osé écrire, écrire sur les murs, pour les murs,
écrire un doux et beau murmure, qui a fait du porte à porte
jusqu'à arriver à nos yeux, nos oreilles, nos champs
émotionnels.

De cela je voulais vous féliciter. Quand élèves et professeurs
se dotent d'une telle évidence et se mettent à chercher les
chemins de l'expression, ils finissent toujours par inventer,
c'est-à-dire étymologiquement à faire venir à la lumière ce
qui était là mais encore dissimulé au vu et au su de tous. Et
ils œuvrent ainsi ensemble. Et tous ces écrits ne sont pas
solitaires, mais solidaires. Ils déploient trouvailles à
plusieurs mains, ils malaxent la glaise des mots à plusieurs
doigts, ils interprètent des mélodies verbales polymorphes
multi-dextres. Et cela toujours « ensemble ».

D'une manière géniale, vous avez écrit, ensemble.

Et chacun de vos mots nous est parvenu comme une colombe
prenant son envol dans un ciel bleuté parsemé de nuages
évanescents et d'imaginaire, des ciels angéliques, des ciels
Magritte.

Vous avez démontré qu'écrire paraît simple, mais qu'il s'agit
d'une exigence, d'un travail, d'un effort, d'un art.

Gaëtan Bourmaud, chercheur et universitaire, s'est penché sur
votre texte-phrase et je vous lis quelques lignes de l'analyse
qu'il a proposée de votre chef d'œuvre :

Véritable installation artistique, le travail réalisé par les
élèves de CAP du Lycée Polyvalent Viollet-Le-Duc de Villiers
Saint-Frédéric est une œuvre complète, multiforme.

Nécessitant la participation du spectateur-lecteur, la phrase
« *Mon mètre en main, je mesure le chemin à parcourir pour être
à la hauteur de mon maître* » ne peut se lire dans son
entièreté que depuis un seul point de vue, un cadre unique :
celui de la lampe du rétroprojecteur utilisé initialement pour
la projection de ces mots sur les murs de l'atelier, lumineux
pochoir. Ah, pardon... mais dévoiler les secrets de fabrication
constitue une occasion formidable de donner à voir le *travail*

en train de se faire, de montrer la coexistence des deux faces de l'activité, productive et développementale à la fois, et ici souligner plus encore la créativité des auteurs. S'observant de loin, il est difficile d'en isoler les jeux de perspectives et profondeurs, des jeux de mots - dont l'homophonie subtile et puissante, reliant l'instrument « mètre » au professionnel-professeur « maître » -, voire de son esthétisme. A y regarder de plus près, la réalisation est nette : précision des lettres et de leur ombrée rouge, ou fond bleu-ciel finement délimité, en attestent. Peinte à même les murs de l'atelier, pages blanches de ce travail d'écriture, cette œuvre en situation, recouverte depuis, est le fruit de plusieurs mois d'un travail mené collectivement et d'une articulation entre plusieurs disciplines...

Vous avez écrit à l'atelier et de cela nous sommes tous convaincus de la nécessité.

Ecrire c'est donner du sens. Les mots ne sont jamais anodins. Ils aident les autres, ils sont des messages aux autres..

Antoine Emaz, un ami poète que j'admire, dans *D'écrire un peu* nous rappelle comme vous tous cette évidence :

« On n'écrit pas pour faire beau, on écrit pour respirer mieux ». Et en ces temps où l'on a tant manqué d'air, votre phrase géniale nous a inspirés et fait respirer.

Vous nous avez rappelé à nos émotions « cette émotion appelée poésie » (Pierre Reverdy)

Dans *Ecrire*, Marguerite Duras constate : « La passion reste en suspens dans le monde, prête à traverser les gens qui veulent bien se laisser traverser par elle. » Cela oblige, cela est exigeant, cela stimule, cela libère.

Ecrire et vivre, au fond, c'est un peu la même chose. La vie n'est rien d'autre qu'une œuvre en soi, pour soi et chacun peut s'essayer à en transmettre les mots clefs. Un espace et une respiration en liberté. Nous n'aurons été que les mots que nous aurons portés.

« Écrire *liberté* sur le bord d'une plage, c'est déjà avoir la liberté de l'écrire. Même si la mer efface ce mot : la liberté demeure. » (Jean-Michel Wyl).

Vos mots ne sont plus là, mais ils resteront présents à nous qui les avons lus. Fasse que l'écriture ne nous/vous quitte plus jamais.